

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

ou traité de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 2, e chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du F. Poissonnière, 10
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 France.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 9 Octobre 1864.

ACTES OFFICIELS.

Le Prince, par Ordonnance du 20 septembre dernier, a promu au grade d'Officier de l'Ordre de Saint-Charles M. le Chevalier Joseph-Léonce Decoye de Castellet, Vice-Président du Conseil d'État et Avocat général près le Tribunal Supérieur.

Le Prince, par Ordonnance du 21 du même mois, a constitué, en son nom personnel, une rente de quatre cent francs au profit du Bureau de bienfaisance de la ville de Monaco.

NOUVELLES LOCALES.

On lit dans le *Journal de l'Aisne* :

Nous apprenons un nouvel acte de générosité de S. A. S. le Prince de Monaco.

Depuis longtemps le besoin d'un nouveau presbytère se faisait sentir à Marchais, pour remplacer l'ancien devenu inhabitable par suite de son état de dégradation, mais les ressources manquaient pour cette dépense considérable.

Le Prince vient de se charger de construire à ses frais la maison curiale sur un emplacement voisin de l'église.

A cet effet, d'après les ordres de S. A. S. deux maisons ont été acquises, ainsi qu'un terrain d'une contenance d'environ un demi hectare au milieu duquel se a élevé, sur les plans de M. Tuniot, architecte du Prince, un presbytère élégant et commode, qui se trouvera placé entre cour et jardin.

Ce témoignage du bienveillant intérêt du Prince envers la commune, ainsi que la récente fondation et la dotation par S. A. S. d'un bureau de bienfaisance ont augmenté, s'il est possible, le respect et l'attachement que la population porte à l'Auguste propriétaire du domaine de Marchais.

Le monde a les yeux attachés sur la côte de la Méditerranée que nous habitons, où doivent se trouver bientôt réunis de grands souverains, les uns, pour des raisons de santé, d'autres, mûs par les sentiments de la plus noble courtoisie.

Les prophètes vont avoir une ample matière à leurs divinations politiques. Une réunion qui n'aura probablement pour cause que le besoin de repos va

défrayer pendant longtemps sans doute les causeries des gazettes bien renseignées.

Pour nous, ces changements continuels de milieux où se passe la vie des souverains et par suite celle des grandes existences qui leur sont attachées ont surtout cet immense avantage qu'ils associent plus de contrées au bien être que procure l'usage de la richesse et qu'ils déplacent un peu l'influence des centres absorbants qui tendent aujourd'hui à grandir dans une effrayante proportion.

Les capitales de l'Europe, les têtes des empires ont pris une extension monstrueuse et alarmante.

Les premières relations personnelles des souverains français et des empereurs de Russie ne remontent pas à plus de cent quarante ans. Louis XIV ne connaissait pas l'empire du Nord et ne prévit pas l'immense influence qu'il allait, avant peu d'années, exercer sur l'Europe.

Pierre le Grand qui venait de conquérir son grade de maître charpentier à Saardam visita Paris en pleine régence. Sa mâle beauté, ses yeux d'où semblaient sortir des flammes, toute sa personne si noble et si fière, ce front où le génie avait comme gravé son empreinte, ses façons brusques et un peu cavalières étonnèrent une société raffinée à l'excès, où la beauté, les manières semblaient être devenues choses de convention, où les petits soupers étaient devenus une règle et les vers licencieux de l'abbé Chaulieu, les oracles de l'esprit et du bon goût.

Suivant les lois de son cœur et non l'étiquette rigide de la cour de France, il prit dans ses bras et embrassa avec effusion le jeune Louis XV, le seul survivant de toute une malheureuse famille, au grand scandale des courtisans et surtout de l'inepte duc de Villeroy — et, lorsqu'arrivé à Saint-Cyr pour visiter la veuve du grand roi, M^{me} de Maintenon, il écarta sans plus de façons, les rideaux du lit où se trouvait la célèbre octogénaire, on poussa de hauts cris à la vue de ces manières quelque peu Moscovites.

Lui, jugea cette société brillante et folle avec sévérité, comme s'il eût deviné l'avenir.

Des générations s'écoulèrent avant que les souverains des deux pays se trouvassent en présence.

Cette fois ce n'était plus à Paris. C'était bien du côté de la Russie, le descendant de Pierre I^{er}; pour la France, elle n'était plus représentée par les descendants de Louis XIV. Un grand capitaine qui avait écrit sur son jeune blason Marengo, Austerlitz, Iena et Friedland, qui tenait dans sa main le sceptre de Charlemagne, s'avancait le 25 septembre 1807 sur un bateau au milieu du Niemen. Napoléon vint au devant d'Alexandre I^{er} : leur rencontre fut

pleine de courtoisie; on aurait vainement cherché dans ces deux empereurs qui s'embrassaient l'air humilié d'un vaincu ou la figure superbe d'un vainqueur. Le jeune Czar, beau, noble, amoureux de la gloire, épris jusqu'à l'admiration de celle de son illustre rival, voulut devenir son ami.

Plus tard quand la fortune
.
il se souvint de la magnanimité du vainqueur, au Niemen, et se fit aimer des Français autant qu'un étranger armé peut l'être dans la patrie mutilée et mourante.

Chaque entrevue, vous le voyez, des souverains des deux grands empires s'est faite sous des auspices nouveaux et bien divers.

AUGUSTE MARCADE.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

L'escadre d'évolution de la Méditerranée placée sous les ordres du vice-amiral comte Bouët-Willauze qui mouille en ce moment dans les eaux du Golfe Juan et à Villefranche, doit, assure-t-on, lever l'ancre prochainement et se rendre à Toulon.

— On écrit du Golfe-Juan au *Messager de Provence* :

Nous avons deux vaisseaux de l'escadre, le *Redoutable* et le *Castiglione*; les officiers de ces vaisseaux admirent avec plaisir ces magnifiques pays qu'ils visitent tels que Grasse, Cannes, Vallauris, Antibes. C'est en ce moment que, dans ce pays se fait la récolte des fleurs, feuilles et fruits de l'oranger (saison d'automne). Depuis quelques mois on s'aperçoit qu'un nouvel oïdium vient s'emparer de l'oranger. Ce serait réellement déplorable que cette maladie sur cet arbre qui fait la fortune du pays.

On construit en ce moment plusieurs villas parmi lesquelles on remarque la magnifique villa de M^{me} Jean Reynaud, actuellement vers la fin de sa construction, et celle de M. Edmond Texier, rédacteur de l'*Illustration* et collaborateur du *Siècle*.

— Nous apprenons par la *Sentinelle Toulonnaise* :

« Que samedi, à 6 heures 10 minutes du soir, au moment où le train express de la ligne d'Italie courrait à toute vapeur entre le Luc et le village de Gonfaron, un coup de fusil a été tiré sur un chauffeur de la locomotive qui n'a dû son salut qu'à la vitesse excessive du convoi. On assure qu'on a pu parfaitement distinguer un homme caché derrière la barrière de la voie ferrée, mais il a été, dit-on, impossible de le reconnaître, à cause de l'obscurité. La

justice a commencé immédiatement une enquête, qui permettra sans doute de découvrir l'auteur de cet odieux attentat. »

— On écrit de Marseille que l'arrivée de M. Schneider dans cette ville se rattacherait à un projet d'une immense importance.

La Compagnie des constructions mécaniques du Creusot à la tête de laquelle se trouve M. Schneider, ne serait pas éloignée d'établir non loin de Port de Bouc et de l'étang de Berre un grand chantier de constructions navales en fer.

Le port de Marseille ne peut encore que gagner à voir de puissantes industries s'établir dans son voisinage.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Nous résumons comme suit nos *Correspondances Parisiennes* :

Les anciens disaient : à *Jove principium* : c'est par *Junon* aujourd'hui que je veux commencer. *Junon*, c'est l'Impératrice Eugénie et vous n'oubliez pas comment parée des attributs de cette déesse, elle a charmé les grandes soirées de la cour.

L'Impératrice est encore sur les bords du Rhin et vous comprenez sans peine que son absence se fait sentir aux réunions de Compiègne. Sa préférence pour les bords du Rhin a, du reste, cette année, dispersé la tribu des belles voyageuses.

Quelques grandes dames, toutefois fidèles à leurs habitudes sont allées visiter la plage de Biarritz. Rien qu'en vous citant leurs noms, je ferai miroiter à vos yeux tout ce que la magie du luxe féminin a pu créer en habits bariolés, en tourbillons de gaze, en coiffures ravissantes.

Un jour Théophile Gauthier, rendant compte d'une soirée-dramatique dans la belle galerie du duc de Morny, s'est livré avec une *furia* de peintre réaliste à la description des épaules nues, des nuques et des torsades de cheveux qu'il voyait devant lui, ce qui lui donnait de grandes distractions. Je crois bien que le peintre de *Ma lemoiselle* de Maupin, le chantre de la beauté physique, avoue qu'il s'était placé près de la porte pour jouir de ce séduisant coup d'œil.

Comme il aurait chanté en voyant à Biarritz la brillante compagnie des élégantes commandées par M^{mes} d) Girardin, la Comtesse de Comminges, la Comtesse d) Diou, M^{me} Post et la belle M^{me} Erazzie qui a ravi, l'hiver dernier, les salons de Paris ?

La grande nouvelle de ces jours est enfin l'apparition sur la scène de l'Opéra du *Roland à Roncevaux*, de M. Mermet. Il y a dix ans que l'œuvre était cachée dans les cartons des administrateurs de l'Académie Impériale de musique. Il y a dix ans que M. Mermet, sans désespérer, met en pratique l'obstination légendaire de *Caton* et demande qu'on joue l'opéra dont il a composé et paroles et musique. Avec le consciencieux et intelligent M. Perrin, il était sûr de voir luire son jour.

Le vent est aux mariages, je ne dirai pas politiques, le mot est impropre, mais aux unions entre souverains.

Parmi ces mariages, il en est qui ont un caractère romanesque. On annonce que le duc de Saxe et le comte d'Eu, son cousin, fils du duc de Nemours, sont arrivés à Rio Janeiro pour épouser les deux filles de l'empereur du Brésil, qui sont d'une extrême beauté.

Le Danemark semble avoir décidé la mission de couvrir les trônes de l'Europe de ses princes et de ses princesses.

Les fiançailles de S. A. I. le grand duc héritier de Russie avec la princesse Dagmar ont été célébrées le 23 septembre au château de Bornstorff. Le prince et la princesse de Galles se trouvaient présents à cette touchante cérémonie.

Dans un ordre moins élevé l'annonce d'un autre mariage a produit une certaine sensation : c'est celui de M. Segaud secrétaire général de la préfecture de la

Seine avec M^{me} Havin fille du directeur politique du *Siecle*.

Je ne veux pas fermer le chapitre de ce *monde enchanté* sans vous raconter le trait suivant que m'apprend une chronique des eaux.

La dynastie Hugo représentée par l'auteur des *Mémoires* et ses deux fils a séjourné quelques jours à Bade.

On déjeunait dans un des grands restaurants de cette ville, lorsque Charles Hugo impatient de la lenteur du service, dit à un garçon : « mais apportez-moi donc mes côtelettes. »

Le garçon s'excuse sur la multiplicité des ordres donnés ; — on vient à côté de me demander des œufs.

— Servez les œufs, dit Charles Hugo, c'est un plat vite préparé, mais pour Dieu, servez-moi à mon tour.

Un monsieur placé non loin de là salue Charles en signe de remerciement. — C'était le roi de Prusse.

Le lion de la semaine a été M. Migneret préfet du Bas-Rhin. Administrateur distingué, homme hardi et fécond, un vrai pionnier du progrès, M. Migneret a, dans son département, inauguré le premier les chemins de fer vicinaux quand tant d'autres régions françaises en sont encore à souhaiter la création de ces modestes voies de communication. Vous vous rappelez, du reste, que la sollicitude de l'Empereur avait fait faire un grand pas à cette question et que, sur son initiative le Corps législatif avait voté, il n'y a pas longtemps, 200 millions pour achever ce dernier réseau si utile à l'agriculture.

Le brillant résultat qu'a obtenu M. Migneret a fait dire que si l'Alsace était l'avant-garde de la France, elle devenait aussi l'avant-garde du progrès.

Le réseau inauguré s'étend de Strasbourg à Barr, Molsheim et Wasselonne.

Les départements limitrophes, où l'industrie brille de tout son éclat, suivent l'impulsion donnée par leur riche voisin et, en décembre prochain, le chemin de fer vicinal de Colmar à Ste-Marie-aux-Mines va être inauguré.

Plus tard la Haute-Marne, la Haute-Saône et l'Ain inscriront aussi leurs noms dans ce grand mouvement décentralisateur.

La grande duchesse Marie de Russie, sœur de l'Empereur Alexandre II, est en ce moment à Paris d'où elle doit se rendre à Nice auprès de son auguste belle-sœur l'Impératrice de Russie.

On est véritablement atterré à Paris en apprenant presque tous les jours, depuis quelque temps, les nouvelles des sinistres épouvantables qui éclatent sur tous les points à la fois soit en France, soit à l'étranger. Les services de sauvetage sont organisés ici d'une manière admirable, mais qui peut répondre de demain !

Après Limoges, vient le tour de Vienne en Dauphiné. Il ne reste plus à l'heure qu'il est, que des décombres de l'immense filature de laines grasses de M. Doyon occupée en presque totalité par M. Capoly. Si le vent eût soufflé, par malheur, tout un quartier devenait la proie des flammes. On évalue les pertes à la somme de deux cent mille francs.

A Londres et à St-Petersbourg, ce sont des poudrières qui sautent avec fracas.

Je cite textuellement le *Moniteur* :

On télégraphie de Londres, 1^{er} octobre :

« La population de Londres a été épouvantée ce matin par un bruit sourd comme celui qu'aurait pu causer la chute d'un corps lourd sur le sol. Le bruit a été entendu dans un rayon de 20 milles. A Croydon, les vitres des fenêtres ont été brisées et les maisons ont été ébranlées. On a appris, peu après que trois magasins de poudre contenant 24,640 livres de matières explosibles, avaient sauté à Erith. Il y a quarante tués ou blessés. »

A St-Petersbourg, une partie de la grande poudrière de l'Ochta vient de faire explosion. Ochta est un faubourg de St-Petersbourg situé sur la rive droite de la Neva. L'explosion a été si horrible que les vitres du couvent de Smolnos situé sur la rive gauche ont

été complètement brisées.

Le colonel Eterman, chef des sapeurs pompiers, s'est jeté au péril de sa vie au milieu des flammes et a coupé l'incendie.

Hélas ! Six ouvriers ont été tués ; trois ont disparu sans qu'on en ait trouvé trace et plus de cinquante ont reçu de blessures plus ou moins graves.

Voilà le bilan des sinistres auxquels il faut ajouter celui de Genève où une maison haute de sept étages devenue la proie des flammes a enseveli sous ses décombres les habitants qui n'avaient pas eu le temps de fuir. L'effondrement de la maison a multiplié les victimes.

Je ne veux pas en finissant vous laisser sous d'aussi tristes impressions. Vite un grand succès à enregistrer, un mot vraiment parisien pour clore tout ce flot de nouvelles incohérentes et diverses.

Le grand, le vrai, l'incontestable, l'inouï succès tel que l'Académie impériale de musique n'en avait pas constaté depuis bien des années est celui de *Roland à Roncevaux*, de M. Mermet.

L'Empereur, le prince Humbert, le duc de Leuchtenberg, tout ce que Paris possédait à cette heure de grand monde, d'artistes et de dilettanti, se trouvaient à la première représentation. L'Empereur, debout dans sa loge, a applaudi longtemps. Le troisième acte surtout mérite tout éloge ; il est ravissant.

Au foyer, un artiste, ému par l'audition d'une si belle musique, s'est écrié : « c'est vraiment très-beau ! On prêterait dessus au mont de piété. »

AUGUSTE MARCADE.

L'établissement des chemins de fer vicinaux qui jette tant d'éclat sur l'administration de M. Migneret, Préfet du Bas-Rhin, a été le sujet d'un rapport lumineux que ce haut fonctionnaire a fait au sein du conseil général de son département. Ce rapport, si intéressant, si glorieux, voulons-nous dire, pour le patriotisme des habitants du Bas-Rhin, nous vous en donnons le résumé en quelques mots.

C'est en 1858 que M. Migneret, préfet du Bas-Rhin, conçut la pensée de créer un réseau de chemins de fer avec les simples moyens mis à la disposition des administrations locales par les lois sur la vicinalité. Pour faire les grandes lignes de chemins de fer, l'Etat avait obtenu la loi du 11 juin 1842 ; ici il s'agissait purement et simplement de se servir de la loi du 21 mai 1836 sur les chemins vicinaux, afin d'établir un réseau de chemins vicinaux, réunissant un certain nombre de localités et les reliant aux voies ferrées déjà existantes. Le projet de M. Migneret trouva partout le plus chaleureux accueil ; toute la hiérarchie des conseils et autorités lui assura le plus sympathique concours. Le conseil général du Bas-Rhin, les conseils d'arrondissement, les ministres, le conseil d'Etat, les corps politiques donnèrent tous leur adhésion au système présenté. Les communes intéressées votèrent avec un empressement enthousiaste tout ce qu'on leur demanda en subventions et en prestations.

Enfin, les travaux commencèrent sous l'énergique direction de M. Coumes, ingénieur en chef des ponts et chaussées, chargé des chemins vicinaux dans le Bas-Rhin, et qui avait fait toutes les études préparatoires pour le tracé, pour les ouvrages d'art et le trafic. Ce fut un spectacle nouveau de voir tous les habitants des communes, accomplissant au moyen de prestations en nature cette série de chemins vicinaux qui allait se transformer en voie ferrée. Tout avait marché à souhait : malgré le morcellement du sol, l'expropriation était devenu presque inutile ; sur 4,123 propriétaires, il n'y en a eu que 19 qui réclamèrent l'intervention de la justice ; le reste avait traité à l'amiable. C'est là certainement un des plus beaux exemples de véritable décentralisation : initiative locale, moyens exclusivement puisés dans le pays, et enfin accomplissement sans autre concours que celui des forces personnelles de chaque citoyen. La ligne était achevée en moins de trois ans et livrée à la Compagnie de l'Est.

Le chemin qui vient d'être inauguré a été exécuté pour une seule voie. Il a un développement de 49 kilomètres. Il compte 23 stations et 106 passages à niveau. Les ouvrages d'art, établis en maçonnerie, ne le cèdent en rien pour l'aspect à ceux des lignes plus importantes des chemins de fer. On y a généralement évité les formes biaisées et les tailles de pierre compliquées. La dépense par kilomètre de voie vicinale est évaluée à 45,000 fr., l'ensemble de la dépense des communes est donc de 2,200,000 fr. environ. 84 communes ont participé à cette dépense. Quant à celle de la voie ferrée, elle est approximativement de 60,000 fr. par kilomètre.

CHRONIQUE BELGE.

Bruxelles, le 3 Octobre, 1864.

On a beaucoup parlé, ces jours derniers, d'un changement ministériel: deux ministres au moins, celui de la guerre et celui des travaux publics devaient faire place à deux membres de la Chambre des Représentants, mais des informations prises à bonne source me permettent d'affirmer qu'il n'en est absolument rien.

L'organisation du corps mexico-belge à Aulnaerde occasionne beaucoup de tablature au gouvernement. On ne lui demande rien moins que de diriger des poursuites contre le général Chapelié, chargé de cette organisation par S. M. l'empereur du Mexique.

M. le général Chazal n'a pas non plus la partie fort belle; on l'accuse hautement d'avoir compromis la neutralité du pays en permettant et en facilitant l'organisation anti-constitutionnelle.

Un fils du général Chazal est capitaine adjudant-major dans ce nouveau corps, composé en grande partie de têtes-chaudes. Le costume du corps mexico-belge est vraiment beau; il est à la fois martial et coquet.

On parle d'un premier départ pour les premiers jours du mois prochain.

Les fêtes de septembre sont terminées et je n'y suis pas triste. Il y a eu rarement plus d'étrangers à Bruxelles. Si j'excepte la Principauté de Monaco, presque tous les gouvernements, grands et petits, ont un représentant à Bruxelles. Cela tient probablement à la grande extension du commerce belge.

Tout l'intérêt des fêtes s'était concentré sur l'ascension du *Géant*. Aussi quelle foule il y avait, autour du plateau de la porte Schaarbeek, depuis la place de la Reine jusqu'à la place Royale, depuis l'Observatoire jusqu'à l'Allée-Verte! Plus de deux-cent mille têtes se pressaient là, serrées comme des boulets dans un parc d'artillerie, curieuses, impatientes, émues autour de ce monstre de taffetas qui se gonflait lentement, et que deux cents carabiniers avaient peine à retenir sur le sol.

Les opérations du gonflement du ballon commencées vers midi, ont été terminées vers cinq heures.

La famille royale a assisté à l'ascension. Sa Majesté le roi s'est entretenue près d'un quart d'heure avec Nadar, qui a été également présenté aux princes. (1)

Le ballon, parti avec dix voyageurs à six heures et un quart, est descendu heureusement quatre heures plus tard, poussé par le vent d'est devant la mer, près d'Ypres.

On s'est occupé dès la plus haute antiquité de rechercher les moyens de s'élever dans l'atmosphère. Je me propose d'en entretenir un jour les lecteurs du *Journal de Monaco*.

Montgolfier, le premier, imagina d'imiter la formation des nuages. A cet effet il construisit avec du papier une enveloppe sphérique, et la remplit avec les gaz dilatés résultant de la combustion de certaines matières, et introduites par un orifice inférieur; le ballon entraînant avec lui des poids considérables.

(1) Le roi des Belges a dit un mot charmant à Nadar au moment de son départ.

„ Monsieur Nadar, cette terre que vous avez prise pour vous servir de lest, tâchez de nous la rendre avant de quitter la frontière, car, vous le savez, j'ai juré de maintenir l'intégrité du territoire belge. A. M.

C'était réellement l'exhaussement de la température des gaz contenus dans l'enveloppe, qu'occasionnait la légèreté spécifique de l'appareil et déterminait son ascension; car lorsque l'on retirait le feu, la température baissait rapidement, et la montgolfière retombait.

Deux ou trois mois après ce premier essai, Charles imagina de substituer à l'air raréfié par la chaleur, un gaz spécifiquement plus léger que l'air à la température ordinaire, et il choisit l'hydrogène, le plus léger de tous les gaz. La difficulté ne consistait plus qu'à trouver un genre d'enveloppe suffisamment légère, et en même temps imperméable à l'air et à l'hydrogène. On trouva que du taffetas enduit de caoutchouc remplissait très-bien ces conditions.

L'enveloppe ne doit pas être totalement pleine de gaz au moment du départ: car dans les hautes régions de l'atmosphère, où la pression est beaucoup moindre qu'à la surface de la terre, et où le volume du gaz doit augmenter, on serait obligé d'en chasser une grande partie, sans quoi le ballon pourrait se déchirer. Il faut donc introduire une quantité de gaz seulement suffisante pour gonfler l'appareil, à la hauteur de laquelle on veut s'élever, et qu'il est facile de calculer. Ce calcul n'est toutefois qu'approximatif, car pour qu'il fût exact, il faudrait connaître la véritable loi de la décroissance de la densité de l'air, à mesure que l'on s'élève dans l'atmosphère.

Lorsque l'aéronaute veut faire descendre son ballon, il ouvre une soupape placée à la partie supérieure de l'enveloppe, au moyen d'une corde attachée à la tige de cette soupape et dont l'autre extrémité est à sa disposition; une portion de l'hydrogène s'échappe, et l'appareil devenant spécifiquement plus lourd que l'air qu'il déplace descend. Mais pour éviter les dangers d'une chute rapide, cette descente doit être faite par cascades; pour cela l'aéronaute jette de temps en temps une portion des sables qu'il a dû emporter, opération qui annulant le poids total tend à faire remonter le ballon; il ouvre aussi de temps en temps la soupape, autre opération qui tend à le faire tomber; un baromètre lui indique, par les variations de la hauteur du

ballon dans lequel il marche et la rapidité de sa descente; il juge d'après cela s'il doit jeter du lest, ou ouvrir la soupape.

On sait que la théorie de Nadar en matière de locomotion aérienne vise à la suppression des ballons. Il veut construire un appareil qu'il a inventé, qu'il médite, et qui sera plus lourd que l'air, pour pouvoir maîtriser l'air et se diriger à son gre. Je souhaite qu'il réussisse et qu'il soit plus heureux que mon compatriote le docteur Van Heck.

On a beaucoup exagéré les dangers des ascensions aérostatiques. Ces dangers, avec des appareils bien faits et maniés par des mains habiles, ne sont pas plus grands que ceux auxquels on est exposé en mer ou sur les chemins de fer. D'ailleurs il est facile d'en faire le compte. Pilâtre Desrosiers périt avec Romain, en 1785, pour avoir eu l'imprudence d'attacher un ballon gonflé d'hydrogène à une montgolfière dont le feu incendia le ballon. En 1809, M^{me} Blanchard périt d'une manière analogue. Elle s'était élevée du jardin de Tivoli, à Paris, et avait fait partir de sa nacelle un feu d'artifice qui avait enflammé l'hydrogène.

On peut citer encore les noms de quelques autres victimes de l'aérostation: Zambeccari, Harris, Sadler, Arban, Galle. Toutefois, si on tient compte de la grande quantité de voyages aérostatiques exécutés jusqu'à présent, et dont le nombre dépasse certainement 12,000, on pourra dire que le nombre des accidents est vraiment peu considérable, et que la témérité, l'ignorance et l'orgueil ont presque toujours été la cause des malheurs survenus.

On a fait une réception brillante aux *Wiflemen* anglais qui sont venus en grand nombre prendre part au tir national.

Nous avons eu le bonheur de posséder pendant quelques jours l'excellent orchestre dirigé par M. Langenbach, l'habile kappelmeister d'Elberfeld. Il a été la surprise et presque l'événement musical de la semaine.

Dans nos théâtres, on remarque des salles bien garnies, et des alternatives de calme plat et de bourrasques capricieuses qui disparaîtront — il le faut souhaiter — avec l'équinoxe de septembre, ce temps de naufrages où le plancher des théâtres n'est pas plus sûr que le pont des vaisseaux.

Les hôtes de nos villes de bains et d'eaux minérales font leurs malles et se disposent à partir. Les uns rentrent chez eux, les autres partent pour les villes d'hiver. Jamais, et ceci je puis le certifier, on n'a tant parlé en Belgique de Monaco. Tout récemment encore la *Gazette de Liège*, un de nos journaux les plus répandus et que tout le monde veut lire dans nos stations maritimes et minérales, à propos de l'analyse de l'ouvrage de M. Van Holsbeek sur les villes d'eaux, de bains et les villes d'hiver, a trouvé l'occasion de parler de la belle principauté de Monaco et de l'illustre princesse qui a été trop tôt enlevée à l'amour de ses fidèles sujets. Je copie textuellement: « Puis nous faisons le tour des villes d'hiver qui s'épanouissent, comme autant de corbeilles d'oranger fleuri, sur les bords gracieux de la Méditerranée. Dans le chapitre que l'auteur consacre à Monaco, nous avons été heureux de trouver quelques pages attendries consacrées à notre charmante Antoinette de Mérode, de son vivant, princesse de Monaco.

« Jadis, le signataire de cette causerie eut le plaisir de la voir à Ostende, souffrante déjà, mais toujours aimable et belle, toujours gracieuse et bonne. Il put apprécier le charme de son sourire, l'attrait délicat de son regard, la grâce et la distinction de sa parole; mais il ne pouvait pas, lui étranger, connaître toutes les beautés de son âme, tous les trésors de son cœur. Aujourd'hui, tout cela s'est éteint. Mais n'était-ce pas un des membres de cette glorieuse famille qui disait: « Les braves ne meurent pas! » On n'en peut dire autant des belles, des fortes, des saintes. Jetons avec M. Van Holsbeek une branche d'oranger sur cette tombe de marbre, malheureusement sitôt creusée, et disons-nous que quand nous voudrions retracer le type parfait de la femme pieuse, de la mère chrétienne, de la femme du monde, instruite par l'Évangile, nous évoquerons avec tristesse la noble figure de la princesse Antoinette. »

Monaco n'a qu'à vouloir pour devenir un jour le « Refuge » des clients de toutes les Facultés médicales du monde; car à Monaco seul appartient la dénomination de ville d'hiver. GEORGES HENRY.

Louis Veillot possède dans des camps bien opposés au sien des admirateurs passés et nés de sa verve gauloise et de son style nerveux, brillant, passionné. Combien de ses contradicteurs pourrait-on citer qui regrettent amèrement de ne plus lire, que dis-je, de ne plus assister à ces volées de bois-vert qu'il distribuait tous les matins du haut de son premier Paris de l'*Univers* à tous ceux qui génaient sa marche hâletante, rapide, vers un idéal qu'il essayait vainement de faire renaître. Les rédacteurs du *Siècle*, sur tout, savent comme sa main était nerveuse. Sa plume était une flèche dont le fer était rougi au feu quand elle n'était pas une massue.

Pour les admirateurs du pamphlétaire religieux, le successeur, dans un autre genre, des Paul-Louis et des Cormenin n'a pas dû médiocrement les étonner quand ils l'ont vu écrire de simples lettres, des billets intimes où l'esprit le plus fin et le plus délicat se joint à une vraie et touchante sensibilité.

Le lion s'est coupé les griffes, l'homme austère a dépouillé sa rude écorce; on dirait que ces lettres charmantes que la presse s'arrache quand elle a le bonheur d'en saisir une, sont écrites par Louis Veillot en manchettes, tout comme M. de Buffon!

Jugez-en vous-même. — Louis Veillot écrit à Nadar.

A. MARCADE.

« Epoisses (Côte-d'Or.)

« Mon cher ami,

« J'ai simplement traversé Paris, et je suis venu tout courant ici pour faire dormir une de mes filles que la

mer a un peu fatiguée. Si j'avais eu plus de temps sur les bords du grand fleuve qui a l'honneur de laver les pieds de la cour impériale, je n'aurais pas manqué d'aller vous serrer la main, et j'aurais pris le temps si j'avais eu l'esprit de penser qu'il faut vous saisir pendant que vous êtes à terre. J'ai appris morceaux par morceaux votre juste triomphe sur les Godard et le succès de l'histoire du Géant. J'ai joui de tout cela. J'admire pourtant ces Godard, qui avaient conçu l'audacieuse pensée de vous transformer en ver à soie; mais c'est vous qui les avez mis dans le cocon. Je me réserve de lire l'histoire du Géant lorsqu'elle sera en volume, et j'espère que vous aurez fait droit à ma requête en faveur du pauvre Moigno. J'ai appris aussi que vous allez partir, et c'est pourquoi je vous écris. Sachez que mes vœux, nos vœux vous suivent. Bon voyage et bon retour. Nous prions Dieu de vous traiter selon votre cœur et non selon votre esprit.

Mon pauvre cher Nadar, vous êtes un bon et loyal garçon, qui jouez trop à vous casser le cou pour ne pas paraître destiné à mourir de vieillesse, bien tranquillement, sur de bons matelas. J'espère que Dieu ne prendra pas garde à vos blagues sans fiel, et, patient comme un bon père envers un garnement de bon cœur, se contentera de vous donner des chiquenaudes clémentes. Pourtant, il ne faut pas s'y fier. Dieu vous a bien traité, vous ne lui avez pas rendu la pareille, et vous trouveriez bien ingrat quiconque agirait envers un bienfaiteur terrestre comme vous agissez envers celui qui vous a donné votre solide cuirasse, votre brave cœur, votre claire intelligence, votre excellente femme, votre enfant, vos amis et même votre ballon, sans parler de beaucoup d'autres choses. C'est pourquoi, mon cher Nadar, quand vous serez en l'air, si vous croyez de descendre trop vite, hâtez-vous de jeter l'ancre en haut... Criez vers CELUI qui est. C'est lui qui sauve même lorsqu'il laisse tomber. Dans un seul cri, il y a la foi, le repentir, l'amour. Il entend et il est père.

Adieu, mon cher ami, dans l'espérance de vous revoir et de vous embrasser. Je serre la main de votre chère huguenote, que j'aime et que je plains de tout mon cœur.

LOUIS VEUILLOT.

22 septembre 1864.

Alexandre Dumas, non content d'être le plus fécond romancier et le plus grand amuseur de notre génération, a la prétention d'être encore le premier cuisinier du monde. Eh bien! pour prouver son talent, pour justifier ses prétentions, il a récemment porté un défi solennel, non pas à quelque cuisinier vulgaire, ou seulement de second ordre, mais au propriétaire de la maison Dorée, c'est-à-dire du restaurant qui passe à bon droit pour le premier de Paris, et qui est quelque chose comme l'Académie des sciences culinaires.

démie des sciences culinaires.

Le défi accepté a donné lieu à deux repas, dont le premier offert par les frères Verdier, propriétaires de la Maison-Dorée, et le second rendu à Eugène par Alexandre Dumas, à ses amphitryons de l'avant-veille, aux mêmes invités, juges, non du camp, mais de la table, tous fourchettes d'élite, et gens d'esprit et de cœur. C'est du second festin seulement que nous allons parler.

A six heures du soir, les invités d'Alexandre Dumas arrivaient chez lui; ils trouvaient le maître qui, du plus loin qui les aperçut, leur criait :

— Ah! vous voilà! nous allons nous occuper du dîner!

Exclamation qui fit réfléchir plus d'un estomac défilant, mais qui dut rassurer les clairvoyants, car dans la bouche de Dumas elle avait la même signification que le « Il faut vaincre ou mourir » de Léonidas.

Dumas entre dans sa cuisine, dont ses invités en vahirent extérieurement les fenêtres, et sous l'œil de cette galerie improvisée, l'auteur de tant de pièces émouvantes, le conteur inépuisable, l'homme d'esprit que vous savez, fricassa, friture, rôti, et, au bout d'une heure vingt-cinq minutes d'un travail que les frères Verdier déclarent au-dessus des forces et de l'habileté des premiers cuisiniers connus, Dumas dit simplement :

— Messieurs, à table, le dîner est prêt.

Or ce dîner, parfait d'un bout à l'autre, se composait d'une matelote de carpes et d'anguilles, d'un riz de veau aux tomates, d'un lapin sauté, d'un filet rôti, d'une poullarde de Bresse, d'entremets et de desserts des plus variés.

Le dîner d'Alexandre Dumas laissera, comme on dit en langage officiel, de profonds souvenirs dans les estomacs de ceux qui l'ont mangé. Dans leur enthousiasme, ils voulaient tout de suite décerner à leur hôte les honneurs du triomphe; mais Dumas est plus modeste comme cuisinier que comme littérateur, il a refusé — et aussi la place de chef que les frères Verdier lui offraient, en lui laissant le soin de fixer le chiffre de ses appointements.

AUGUSTE MARCADE, Rédacteur-Gérant

PRENDRE AUJOURD'HUI

(Tirage irrévocablement en novembre.)
chez tous les Libraires, Débitants de tabac, Billets à 25 c.
de ces trois Grandes loteries autorisées en France.
Capital (ensemble) 2,375,000 Francs.
(Tous lots immédiatement payés en espèces.)
LOTÉRIE DES ENFANTS PAUVRES (1,500,000 fr.)
603 Lots. — Gros lot 150,000 fr. pour 25 c.
LOTÉRIE DES ANDELYS (750,000 francs.)
310 lots. — Gros lot 100,000 fr. pour 25 c.

LOTÉRIE MUNICIPALE DE SAINT-CLOUD.
Garanties complètes: tirages publics (Hôtel de Ville) sous la surveillance de l'Autorité.

Si à Monaco on ne trouve pas de billets, adresser immédiatement (en mandat de poste ou timbres-poste) au Directeur du BUREAU EXACTITUDE, 68, rue Rivoli, Paris, 5 francs pour recevoir par retour du courrier 20 billets assortis de ces trois Grandes Loteries.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 1^{er} au 7 Octobre 1864.

STE MAXIME.	b. Sylphide, c. Corras,	vin
NICE.	b. v. Palmaria, c. Imbert,	m. d.
ID.	id. id.	en lest
ID.	b. Miséricorde, c. Palmaro,	m. d.
ID.	b. v. Palmaria, c. Imbert,	en lest
MENTON.	b. St-Dominique, c. Carezzo	vin
VINTIMILLE.	b. La Roja, c. Rossi,	planches
FINALE.	b. Assomption, c. Saccone,	m. d.
NICE.	b. v. Palmaria, c. Imbert,	id.
ID.	id. id. id.	id.

Départs du 1^{er} au 7 Octobre 1864.

MENTON.	b. Sylphide, c. Corras,	en lest
NICE.	b. v. Palmaria, c. Imbert,	en lest
ID.	id. id. id.	id.
MENTON.	b. Miséricorde, c. Palmaro,	m. d.
NICE.	b. v. Palmaria, c. Imbert,	en lest
MENTON.	b. St-Dominique, c. Carezzo,	vin
NICE.	b. La Roja, c. Rossi,	en lest
ID.	b. Assomption, c. Saccone,	m. d.
NICE.	b. v. Palmaria, c. Imbert,	en lest
ID.	id. id. id.	id.

Bulletin Météorologique du 2 au 8 Octobre 1864.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
2 Sbre	19	21	22	beau	nul.
3	19	20	19	id.	id.
4	18	19	20	pluie	id.
5	17	19	20	beau	id.
6	18	19	21	id.	id.
7	18	19	21	id.	id.
8	19	19	21	id.	id.

Orchestre des Bains de Mer de Monaco.

CONCERT

Tous les jours de 2 à 4 heures et de 8 à 10 heures, SOUS LA DIRECTION DE M. EUSÈBE LUCAS.

Blanchissage & Racommodage à neuf de Dentelles.
Rue de l'Église, 7.

PLUS DE CHEVEUX BLANCS
MELANOGENE
De DICQUEMARE AINÉ, de ROUEN.
Pour teindre à la minute en toutes nuances les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune odeur. Cette Teinture est SUPERIEURE A TOUTES CELLES EMPLOYÉES JUSQU'À CE JOUR.
Prix : 6, 12 et 15 fr. — Fabrique à Rouen, rue St-Nicolas, 39. — A Paris, chez M. LEGRAND, parfumeur, 207, rue St-Honoré.

SERVICE DU BATEAU A VAPEUR
LA PALMARIA
Départs de Nice: — 11 h. du matin. | Départs de Monaco: — 1 h. du soir.
— 5 h. du soir. | — 10 h. 1/2 du soir.

Saison d'Été. **BAINS DE MER DE MONACO** Saison d'Été.
1864. NOUVELLE SOCIÉTÉ. 1864.

GRAND ET VASTE ÉTABLISSEMENT SITUÉ SUR LE PORT.

BAINS CHAUDS & BAINS FROIDS.

La maison des Bains, située sur le port, offre aux familles étrangères la cure la plus complète par l'HYDROTHERAPIE, à l'eau douce et à l'eau de mer.

La température, toujours élevée et tiède à Monaco, est la même pendant l'hiver que celle de Paris dans le mois de juin et de juillet.

Vaste et magnifique Casino, récemment élevé en face de la mer. MM. les étrangers y trouvent, pendant toute l'année, les distractions et les agréments des Bains d'Allemagne, tels que Hombourg, Ems et Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION. DE LECTURE, DE BILLARD ET DE BAL.



CONCERT CHAQUE JOUR, l'après-midi et le soir, dans la grande salle de bal. Hôtels, Villas et maisons meublées: prix modérés. — Station télégraphique. On se rend de PARIS à MONACO en 24 h.; — de LYON, en 15 h.; — de MARSEILLE, en 8 h., par le chemin de fer de la Méditerranée en passant par Nice. — Trajet de Nice à Monaco en 1 h., par un service permanent de bateaux à vapeur.

SERVICE RÉGULIER EN VOITURE: bureaux à Nice, boulevard du Port-Neuf; à Monaco, place du Palais.